

Diane DEMANCHE

OUTRANCE, OBSCURITÉ ET STOÏCISME : LE SENS PHILOSOPHIQUE DES ŒUVRES DE LUCAIN ET DE PERSE

La question du sens est éminemment problématique, pour des raisons différentes, dans les œuvres de Lucain et de Perse. Ces poètes, tous deux liés au stoïcisme, exposent dans leurs vers une vision philosophique dont on pourrait penser qu'elle exige une grande clarté, afin d'amener le lecteur vers une sagesse qu'il doit pouvoir discerner. Or le lecteur de Perse, poète à la langue obscure, doit affronter de sérieuses difficultés pour comprendre le sens littéral de ses satires. De plus, la virulence avec laquelle il s'adresse à nous tend à brouiller l'entente, à tous les sens du terme, qui doit lier le poète et le lecteur. En nous penchant sur les vers de Perse, nous tenterons néanmoins de vérifier l'hypothèse selon laquelle cette obscurité et cette virulence seraient justifiées par des éléments qui se trouvent au cœur même du sens le plus profond de son œuvre, et du message essentiel que Perse cherche à nous transmettre. En ce qui concerne Lucain, le brouillage vient du flou entretenu, tout au long de l'épopée, autour de la personnalité du poète. Le dessein précis poursuivi par Lucain, lorsqu'il choisit un tel sujet, demeure également mystérieux. Que veut-il nous dire en rapportant les événements de la guerre civile, alors que l'épopée retrace traditionnellement des épisodes légendaires ?

Nous relèverons d'emblée le fait que ces deux poètes, étant contemporains, écrivent dans l'ombre de Néron. La présence de ce personnage pourrait bien constituer un paramètre déterminant, qui engagerait Lucain et Perse à brouiller les pistes et à masquer les critiques qu'ils formulent, l'un par l'obscurité, et l'autre par le choix d'un sujet qui lui permet de scruter l'origine de l'empire romain. Néron est d'ailleurs explicitement évoqué dans la *Pharsale*, à travers le fameux éloge que lui adresse Lucain. Ces vers sont parmi les plus mystérieux de l'œuvre, dans la mesure où ils célèbrent l'empereur d'une manière qui semble contredire toutes les réflexions que le poète nous livre ensuite : il souligne en effet que la guerre civile a réduit les Romains à un esclavage subi par la génération du poète¹. Le brouillage ne serait-il alors qu'une tentative de ne pas heurter l'empereur ?

1. Les deux passages suivants sont issus respectivement de l'éloge de Néron et du livre VII, consacré au récit de la bataille de la Pharsale, et nous les confrontons pour en montrer l'incompatibilité :

Quod si non aliam venturo fata Neroni

invenere viam [...]

jam nihil, o superi, querimur, scelera ipsa nefasque

hac mercede placent

« Mais si les destins n'ont pas trouvé d'autre voie
qui mène à l'avènement de Néron,

désormais, ô dieux, nous ne nous plaignons plus de rien, les crimes et les sacrilèges,

on y souscrit contre cette récompense », I, 34-35 ; 37-38, édition des Belles Lettres. Toutes les traductions sont personnelles.

Alieni poena timoris

in nostra cervice sedet. Post proelia natis

si dominum, Fortuna, dabas, et bella dedisses

« C'est le châtimement de la lâcheté des autres

qui pèse sur notre nuque. À nous qui sommes nés après les combats,

puisque tu nous donnais un maître, Fortune, il aurait fallu aussi nous donner des guerres », VII, 644-646.

Quant à Perse, il semble faire affleurer le personnage de Néron à travers la référence au roi Midas : le poète se moquerait de l'empereur en évoquant ce roi affublé d'oreilles d'ânes. Cependant, nous tenterons de montrer que le caractère insaisissable du poète de la *Pharsale*, tout comme la dimension rebutante des *Satires* de Perse, ont une portée qui dépasse la seule volonté de contourner une censure.

LUCAIN ET PERSE VEULENT-ILS VRAIMENT QU'ON LES ENTENDE ?

Avant d'essayer de préciser la raison d'être de cette difficulté à saisir tout le sens de leur œuvre, il nous faut nous demander si Lucain et Perse cherchent réellement à attirer l'adhésion de leur lecteur, ou s'ils écrivent dans une solitude assumée.

La réponse à cette question pourrait se trouver, en ce qui concerne Lucain, dans l'affirmation du désir que l'œuvre qu'il écrit soit éternelle, et soit lue par les générations à venir :

*venturi me teque legent ; Pharsalia nostra
vivet, et a nullo tenebris damnabimur aevo*

les hommes à venir me liront et te liront ; notre Pharsale
vivra, et aucun âge ne nous condamnera aux ténèbres².

Cependant, il semble bien que ce désir de notoriété soit davantage lié à une soif de vengeance vis-à-vis du vainqueur César qu'au désir d'enseigner le lecteur. Le poète ne cesse d'ailleurs de tromper les attentes de son lecteur : il se refuse à raconter la bataille de Pharsale, ou il retarde dans son récit la mort de Pompée, alors même qu'il développe, avec une surabondance de détails, des passages aussi insoutenables que la description des horreurs subies par les compagnons de Caton atteints par les piqûres des serpents libyens. Il place ainsi le lecteur dans une position toujours inconfortable, en le surprenant sans cesse. Mais l'inconfort ressenti par celui qui parcourt la *Pharsale* peut aisément se justifier par le sujet qu'a choisi Lucain. Nous partageons ainsi le chaos dans lequel sont plongés les protagonistes du conflit.

Au contraire, les satires de Perse ne semblent nullement imposer la violence déployée par le poète. Il ouvre néanmoins son œuvre par une déclaration d'hostilité envers le lecteur, en affichant son refus d'adapter son discours au public :

*« Quis leget haec ? » Min tu istud ais ? Nemo hercule. « Nemo ? »
Vel duo vel nemo*

« Qui lira cela ? » Est-ce à moi que tu dis cela ? Personne, par Hercule. « Personne ? »
Soit deux personnes, soit personne³.

Sur l'éloge de Néron, voir P. Grimal, « L'éloge de Néron au début de la Pharsale est-il ironique ? », *REL* XXXVIII, 1960, 296-305, K.E. Bohnenkamp, « Zum Nero-Elogium in Lucans *Bellum Civile* », *Museum Helveticum*, XXIV, 1977, 235-248 et E. Gowers, « Persius and the Decoction of Nero », in J. Elsner, J. Masters (éds.), *Reflections of Nero*, 1994, 131-150.

2. Lucain, *Bellum civile* IX, 984-986.

3. Perse, *Satires* I, 2, édition des Belles Lettres.

L'indifférence à la présence d'un quelconque lecteur apparaît quelque peu insultante. Cette rudesse se double d'une grande obscurité. Les éditeurs et nous-mêmes ajoutons en effet des guillemets qui ne figurent pas dans le texte original. En l'absence de ces signes, le changement de locuteur se fait de manière totalement masquée. Rien ne le signale, si bien que ces paroles, qui n'apparaissent pas forcément d'emblée comme un dialogue, semblent se contredire. Le fait de ne pas savoir avec certitude qui dit quoi introduit, en tout cas, un flou dérangent. Le poète continue, quelques vers plus loin, à afficher son indifférence au jugement d'autrui⁴.

Mais les vers que nous venons de citer sont sans doute à considérer avec plus d'attention, afin d'y relever des indications sur la posture de Perse. Pourquoi le poète précise-t-il, après avoir assumé l'éventualité de parler dans le désert total, qu'il sera peut-être lu par deux personnes ? Là se trouve peut-être un indice essentiel. Si le poète est entendu, il ne veut pas l'être par un seul, mais par deux personnes. Cela signifierait que le discours de Perse ne doit pas être reçu comme un ensemble abouti et constitué, mais qu'il est fait pour ouvrir une discussion, nécessairement menée entre plusieurs personnes, selon la tradition du dialogue socratique, évoqué à plusieurs reprises dans l'œuvre. Il nous appellerait alors à nous approprier ses vers, et à en faire le début d'un cheminement. La lecture des satires ne peut pas, à en croire son auteur, rester sans conséquence.

Cependant, le poète ne prend nul soin de ménager l'éventuel lecteur de son œuvre. L'indifférence revendiquée devient violence lorsque Perse développe son propre point de vue sur ses contemporains. Il endosse un rôle de moraliste radical qui le rend peu attirant. Tout le mouvement de la première satire confirme cette tendance à adopter une virulence disproportionnée par rapport aux sujets abordés. La satire commence par une scène comique de déclamation, lors de laquelle un pédant débite des vers vides de sens. Puis le registre change au beau milieu d'un vers, et le ridicule laisse la place à un *memento mori* parfaitement inattendu :

*Adsensere viri : nunc non cinis ille poetae
Felix ? Non levior cippus nunc imprimit ossa ?*

Et hommes d'approuver : à présent la cendre de ce poète n'est-elle pas heureuse ? Le cippe n'écrase-t-il pas maintenant moins lourdement ses os ⁵?

L'interlocuteur anonyme du poète ne peut alors manquer de souligner l'excès de cette réaction, qui empêche de prendre la démonstration de Perse au sérieux :

*Rides, ait, et nimis uncis
Naribus indulges*

Tu veux rire, dit-il, et tu en fais trop
à froncer les narines⁶.

4. *Usque adeone
Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter,*
Est-ce que ton savoir est à ce point néant,
si un autre ne sait pas que tu sais ? *ibid.* I, 26-27.

5. *Ibid.* I, 36-37.

6. *Ibid.* I, 40-41.

La radicalité que l'on reproche à Perse serait-elle à rapprocher de l'intransigeance de la morale stoïcienne qui l'inspire ? Le poète reprend à son compte certains des éléments les plus contestés de la doctrine du Portique, comme le paradoxe de l'unité de la vertu, que l'on ne peut diviser, et qui ne comprend pas de hiérarchie⁷.

La violence de Perse serait alors de même nature que le brouillage que nous avons évoqué dans la *Pharsale*. Les scènes monstrueuses rapportées par Lucain, ainsi que le silence qu'il observe parfois, et qui disloquent le sens de l'épopée, sont le reflet d'événements ineffables. Si l'obscurité des satires de Perse est à comprendre de la même manière, il s'agit du moyen choisi par le poète pour attirer notre attention sur la gravité de ce qui nous semble anodin, puisqu'il considérerait impossible de parler de ces points d'une manière dépassionnée. Perse serait-il donc résigné à dénoncer avec flamme des dangers que personne ne perçoit comme tels ?

Cette interprétation ne semble pas pouvoir être retenue. En effet, la première cible des attaques de Perse est un discours dont le crime est d'être dénué de sens. Si le poète parle sans chercher à être compris, il ne révèle aucun sens. Or précisément, Perse s'élève sans cesse contre ceux dont les dires ne visent pas la transmission d'un sens. Le pédant qui déclame des vers dans la première satire prononce précisément des mots sans se soucier de leur sens. Le terme de *nugae*, présent de manière récurrente dans les *Satires*, désigne ce dont se préoccupent les orateurs qui ont renoncé au sens. Ils se soucient des mots et de la réputation, mais non pas du sens ni de la vérité :

*Ecce modo heroas sensus adferre docemus
Nugari solitos graece*

Voici que désormais nous apprenons à apporter des sentiments héroïques
à des élèves habitués à dire des bagatelles en grec⁸.

Ceux dont se moque le poète tiennent un discours creux et dénué de sens, jusque dans la manière dont ils expriment leur admiration :

At pulchrum est digito monstrari et dicier : « Hic est »

Mais il est beau d'être montré du doigt et d'entendre dire : « C'est lui »⁹.

Aucun adjectif porteur de sens ne vient justifier la faveur du public. Bien plus, chez les hommes qui parlent pour ne rien dire, la prononciation même devient défectueuse et incompréhensible. Le discours se réduit à une simple mécanique détraquée :

tenero subplantat verba palato

il donne des crocs-en-jambe aux mots avec son palais mou¹⁰.

7. *Sed nullo ture litabis / Haereat in stultis brevis ut semuncia recti*. Mais malgré tout ton encens, tu n'obtiendras pas / que réside chez les insensés une demi-once de beauté morale, *ibid.* V, 120-121.

8. *Ibid.* I, 69-70. Le terme *nugae* apparaît également au vers I, 5, et le verbe *nugaris* au vers I, 56.

9. *Ibid.* I, 28. Sur ce passage, voir P.A. Miller, « The bodily Grotesque in Roman Satire: images of sterility », *Arethusa*, XXXI (3), 1998, p. 257-283.

10. *Ibid.* I, 35. E. Paratore discerne dans ce passage une dimension fantastique. Voir « Surrealismo e iperrealismo in Persio », *Hommages à Henry Bardon*, éd. M. Renard, P. Laurens, 1985, Bruxelles, Latomus

Puisque Perse critique avec indignation ceux qui renoncent à la signification, il ne peut parler lui-même que pour délivrer un sens véritable.

De même, dans la *Pharsale*, on ne peut en rester à estimer que le poète cherche à créer un univers troublé sans avoir le dessein de nous livrer un enseignement. Non seulement le poète aborde à de maintes reprises des questions morales, mais la présence de la figure de Caton, et l'importance que lui confère Lucain, ne peuvent se justifier que si le poète veut mettre sous nos yeux un chemin de vertu.

LA VIOLENCE EST-ELLE DISSOCIABLE DU SENS PHILOSOPHIQUE ?

Si Lucain cherche à nous guider sur le chemin de la sagesse, il entreprend de le faire dans un contexte d'une violence absolue. Certes, parler de la guerre civile impose une atmosphère d'horreur, mais pourquoi un poète qui veut édifier son lecteur choisit-il un tel sujet ? Est-ce une condition nécessaire pour peindre la vertu authentique ?

Dans le cas de Perse, la virulence avec laquelle il dénonce les travers de ses contemporains semble bien, étonnamment, relever de l'ordre de la nécessité. Sa parole est présentée comme irréprensible, dans la mesure même où elle est provocatrice, par sa dérision ou par son agressivité. C'est parce qu'il choque que le poète ne peut se taire. Perse revendique cette impossibilité de garder le silence, au moment où il évoque la légende du roi Midas :

*Me muttire nefas ? Nec clam, nec cum scrobe, usquam ?
Hic tamen infodiam – vidi, vidi ipse, libelle – :
« Auriculas asini quis non habet ? » Hoc ego opertum,
Hoc ridere meum, tam nil, nulla tibi vendo
Iliade*

C'est un sacrilège que je murmure ? Ni en cachette, ni devant un trou, nulle part ?
Ici, cependant, je l'enterrai – je t'ai vu, vu de mes yeux, mon petit ouvrage – :
« Qui n'a pas d'oreilles d'âne ? » Moi, ce secret,
ce rire qui est mien, même s'il n'est rien, je ne te le vends
pour aucune Iliade¹¹.

Nous retrouvons dans ce passage l'obscurité de Perse, liée à la multiplication d'allusions mystérieuses et au mélange des sujets abordés. Il est néanmoins possible de comprendre que le poète se voit imposer la même nécessité de parler que le barbier du roi Midas qui, ayant découvert les oreilles d'âne du souverain, ne put s'empêcher d'aller révéler ce secret dans un trou. Ce secret fut ensuite mis au jour par les roseaux qui poussèrent sur le trou et qui, agités par le vent, formulèrent par leur bruissement ce que nul ne devait savoir. Les dires de Perse sont comme un secret qu'il ne peut garder pour lui seul. Or ce secret est lié au rire¹². De même que la conséquence de la révélation du barbier est de faire sombrer le roi dans le ridicule, le poète revendique l'usage de la dérision. Il souligne d'ailleurs que ceux qui excitent sa colère sont aveugles à cette forme de rire :

[Collection Latomus 187], p. 277-289

11. *Ibid.* I, 119-123.

12. Perse affirme d'ailleurs, dès le vers 12 de la première satire, qu'il ne peut s'empêcher d'éclater de rire : *Sed sum petulanti splene : cachinno* / Mais j'ai la rate effrontée : je ris aux éclats, I, 12.

*Vos o, patricius sanguis, quos vivere jus est
Occipiti caeco, posticae occurrere sannae*

Ô vous, sang patricien, qui avez le droit de vivre
avec un occiput aveugle, affrontez la moquerie derrière votre dos¹³.

L'appel à entendre la moquerie vient juste après la dénonciation de l'avarice et de l'hypocrisie, comme pour indiquer que l'incapacité de partager le rire du poète se conjugue avec les principales passions à combattre. Ce rire essentiel, s'il était entendu, marquerait le début de l'arrachement au vice. Il n'est donc nullement une manifestation intempestive, mais il se trouve au cœur du sens que Perse cherche à transmettre.

Cependant, il nous faut nous pencher sur les passages dans lesquelles le poète déploie de la violence sans la mêler au rire. L'agressivité semble ainsi, parfois, le déborder. La première satire nous en livre un exemple éclairant. Comme nous l'avons vu, le poète expose son point de vue sur la recherche de l'approbation du public. Puis, de manière inattendue, il apparaît comme conciliant, et la question rhétorique qu'il formule pourrait témoigner de son désir de convaincre :

*nam « Belle » hoc excute totum :
Quid non intus habet ?*

en effet, épluche complètement ce « Comme c'est charmant » :
que ne contient-il pas¹⁴?

Mais juste après avoir envisagé que son interlocuteur revoie sa position et se rallie à plus de sagesse, il se livre à des insultes :

*nugaris, cum tibi, calve,
Pinguis aqualiculus propenso sesquipede extet*

tu t'occupes de bagatelles, chauve,
quand ton gras estomac dépasse en une proéminence d'un pied et demi¹⁵.

Cet interlocuteur est probablement celui qu'il exhorte à comprendre la dérision, dans le passage que nous avons étudié plus haut. Mais ici, il n'est nullement question de sens de l'humour. La virulence insultante de Perse est-elle le fruit d'un simple mouvement d'humeur, ou fait-elle partie de la démarche qu'il veut mettre en œuvre ?

Pour résoudre cette question, il nous faut revenir à la manière dont il définit son œuvre de poète. La métaphore qu'il développe est celle d'un chirurgien qui doit nous opérer pour nous arracher au vice :

veteres avias tibi de pulmone revello

je t'extirpe du poumon ce qui est le fait des vieilles grands-mères¹⁶.

13. Perse, *Satires*, I, 61-62.

14. *Ibid.* I, 49-50.

15. *Ibid.* I, 56-57.

16. *Ibid.* V, 32.

Le poète nous indique ainsi que le chemin sur lequel il veut nous entraîner est douloureux. Il ne cherche nullement à nous masquer ce point. La langue qu'il emploie pourrait bien être le reflet de la difficulté de ce qu'il nous engage à réaliser. L'obscurité et l'outrance ne sont dès lors nullement des raffinements ajoutés arbitrairement à l'œuvre : elles sont conformes à la démarche qu'il nous faut accomplir.

Bien d'autres métaphores forgées par Perse à propos de la poésie incluent cette dimension de rudesse. Il parle par exemple de la nécessité que des vers donnent prise aux ongles, comme un matériau rugueux, pour retenir en cas de chute :

*carmina molli
Nunc demum numero fluere, ut per leve severos
Effundat junctura unguis*

les chants à présent coulent d'un rythme ramolli, de sorte que la jointure
laisse couler sur du lisse les ongles exigeants¹⁷.

Perse évoque dans ce passage la *junctura*, élément stylistique essentiel dont il revendique l'âpreté, à la différence de son prédécesseur Horace¹⁸. La lecture d'une œuvre digne de ce nom doit produire une impression inconfortable.

Or cette rudesse n'est pas seulement à l'image de la démarche dans laquelle le poète veut nous introduire. Elle est également le reflet de l'âpreté du réel, dont la poésie doit rendre compte fidèlement. Perse refuse de livrer une reconstruction fictive du monde :

*Cantas, cum fracta te in trabe pictum
Ex umero portas ? Verum nec nocte paratum
Plorabit qui me volet incurvasse querella*

Chantes-tu, lorsque tu portes à l'épaule ton image peinte
sur une poutre brisée ? C'est avec du vrai, et non avec ce qu'on étudie la nuit
que se lamentera celui qui voudra me courber sous sa plainte¹⁹.

Le poète refuse de se couper de l'expérience vécue. Mais cette exigence de véracité est parfois ressentie comme une agression par des lecteurs avides de distraction. Les vers de Perse sont alors comparés à une morsure :

*« Sed quid opus teneras mordaci radere vero
Auriculas ? »*

« Mais pourquoi écorcher par le mordant du vrai
de tendres oreilles ? »²⁰.

Cette métaphore, déjà présente dans les satires de Lucilius et de Perse, traduit la manière dont la tentative de conversion entreprise par Perse peut être perçue. Puisque

17. *Ibid.* I, 63-65. W.S. Anderson relève cette dimension mordante de la satire. Voir « Persius and the Rejection of Society », *WZ Rostock*, 15, 1966, p. 409-416.

18. Perse prône l'*acris junctura* à la place de la *callida junctura* recherchée par Horace (Épîtres II, 3, 47-48). Il détourne les prescriptions de son prédécesseur.

19. Perse, *Satires* I, 89-91.

20. *Ibid.* I, 107-108.

les satires suscitent une telle incompréhension, comment comprendre que le poète emprunte ces moyens ? Pourquoi cette violence est-elle nécessaire pour accomplir cet incontournable travail de conversion ? Ne peut-il se faire progressivement, et d'une manière moins outrancière ?

UNE CONVERSION OBLIGATOIREMENT VIOLENTE

En refusant d'adoucir la forme des appels à la sagesse qu'ils formulent, Lucain et Perse s'inscrivent dans la lignée du Portique, qui expose une vertu sans compromis. Les stoïciens définissent le but à atteindre comme un absolu et ils n'admettent pas de nuance dans le domaine de la morale. Selon les paradoxes stoïciens, il n'y a pas de degré dans la vertu, et celui qui n'est pas un sage est dans l'égarement. De même, l'objectif de la poésie, pour Perse, n'est pas d'obtenir l'approbation du public, mais d'atteindre un bien parfait :

recti finem extremumque

la fin et le sommet du bien²¹.

La rigueur dont le poète ne veut pas se défaire correspond à l'ambition morale qui l'anime.

Un autre facteur déterminant justifie la radicalité de ce que nous lisons dans les œuvres de Lucain et de Perse. Dans les deux cas, le poète attribue au lecteur une grande autonomie. Le caractère insaisissable du poète de la *Pharsale* nous laisse seuls pour tirer un enseignement de ce qui nous est rapporté. Lucain n'endosse pas le rôle d'un moraliste sentencieux. Chacun est appelé à tirer les conséquences de ce qui a eu lieu lors de la guerre civile. Dans ces conditions, l'arrachement au vice doit être d'autant plus radical qu'il faudra ensuite progresser seul. Le poète doit nous détourner suffisamment du vice non seulement pour que nous nous en détachions, mais encore pour que nous trouvions seuls le chemin de la vertu.

Perse pose comme condition nécessaire à la réussite de cette entreprise la détermination à prendre le chemin de l'intériorité. Il oppose à plusieurs reprises extérieur et intérieur, pour indiquer que la sagesse se trouve en soi-même :

nec te quaesiveris extra

et ne te cherche pas en-dehors de toi-même²².

Tecum habita

Habite chez toi-même²³.

21. *Ibid.* I, 48.

22. *Ibid.* I, 7.

23. *Ibid.* IV, 52.

Le poète refuse d'accompagner son interlocuteur dans cette quête. Il n'est ni un guide ni un maître. Les quelques évocations de son passé ne visent d'ailleurs qu'à rappeler ses erreurs de jeunesse, loin de construire l'image d'un modèle de vertu :

*id summum, quid dexter senio ferret,
Scire erat in voto, damnosa canicula quantum
Raderet*

ce que je désirais le plus savoir, c'était ce que la chance du six rapportait,
et combien ratissait la ruineuse chienne²⁴.

Perse fait sans doute référence aux règles de jeux de hasard, et en particulier au « coup du chien », qui constitue le pire tirage possible aux osselets. En rappelant ses souvenirs de jeunesse, le poète s'identifie davantage à ceux qui doivent se convertir qu'à un modèle susceptible de guider ses contemporains. Le lecteur devra cheminer seul vers la sagesse, après avoir été détourné du vice par des exhortations suffisamment violentes pour l'empêcher de retomber dans ses errances.

Cependant, plus encore que la solitude du parcours qui nous est proposé, c'est l'importance de l'enjeu qui semble, en dernier lieu, justifier que Lucain et Perse adoptent des procédés aussi inattendus. Se tourner vers la vertu est ainsi présenté comme une urgence absolue dans les *Satires* de Perse. Nous sommes aveugles au risque imminent qui pèse sur nous, de même que les personnages de la *Pharsale* se soucient de préoccupations sans commune mesure avec ce qui se joue vraiment, et que le poète rapproche de la conflagration universelle des stoïciens. Dix vers suffisent, dans la troisième satire de Perse, pour que celui qui se croit bien portant soit mort et enterré :

*« At tu deterius palles ; ne sis mihi tutor ;
Jam pridem hunc sepeli : tu restas ! – Perge, tacebo ».
Turgidus hic epulis atque albo ventre lavatur,
Guttur sulpureas lente exhalante mefites ;
Sed tremor inter vina subit calidumque trientem
Excutit e manibus, dentes crepuere relecti,
Uncta cadunt laxis tunc pulmentaria labris.
Hinc tuba, candelae tandemque beatulus alto
Conpositus lecto crassisque lutatus amomis
In portam rigidas calces extendit*

« Mais toi, ta pâleur est encore plus inquiétante ; ne te prends pas pour mon tuteur ;
J'ai enterré le mien il y a longtemps : toi, tu es encore là ! – Continue, je me tais ».
Cet homme, gonflé de festins et le ventre blanchâtre, se baigne,
tandis que sa gorge exhale lentement des miasmes sulfureux ;
mais un tremblement le saisit dans son vin et
arrache de ses mains la coupe chaude, ses dents ont claqué dans un rictus,
les grasses bouchées tombent alors de ses lèvres pendantes.
Ensuite la trompette, les flambeaux, et enfin notre pauvre bienheureux
installé sur un lit élevé et gluant d'amome poisseux
tend vers la porte ses talons raidis²⁵.

24. *Ibid.* III, 48-50

25. *Ibid.* III, 96-105.

La violence des avertissements du poète serait rendue nécessaire par celle de l'intrusion de la mort. La situation est si critique que Perse ne peut enrober ce qu'il a à dire d'une forme qui ne heurterait personne. Ce qui se joue est présenté par le poète comme absolument essentiel, et il précise la nature de cette menace à laquelle il veut nous faire échapper :

*Magne pater divum, saevos punire tyrannos
Haut alia ratione velis, cum dira libido
Moverit ingenium ferventi tincta veneno :
Virtutem videant intabescantque relictia !*

Puissant père des dieux, veuille punir les tyrans cruels
simplement de cette façon, quand la passion terrible
infectée d'un poison brûlant aura atteint leur esprit :
qu'ils voient la vertu et qu'ils se décomposent de l'avoir abandonnée²⁶.

Ces vers pourraient bien indiquer le cœur même de l'entreprise de Perse. D'après ce passage, évoquer la vertu sans la faire rechercher par le lecteur constituerait la pire des malédictions. Si percevoir la sagesse sans la vivre représente une punition divine, on comprend que le poète fuie par tous les moyens cette situation. Par ses satires, il nous donne à voir la vertu. Dès lors, il nous faut y adhérer, sous peine de connaître le malheur suprême d'avoir laissé échapper une sagesse pourtant révélée. Dans ces conditions, appeler calmement à la vertu sans en faire ressentir l'importance serait parfaitement inutile. Si Perse nous montrait la vertu sans nous la faire adopter, il transformerait l'accès à la sagesse en une impasse où nous subirions la pire des condamnations.

La pire des violences serait donc, d'après ces vers, de se contenter de parler de la vertu, sans mettre tout en œuvre pour notre conversion. Le poète ne ferait alors que révéler un vice qui ferait notre malheur jusqu'après la mort.

Si la violence se justifie, dans la *Pharsale*, par l'horreur d'événements bien réels, il semble donc que Perse veuille nous faire comprendre que notre vie morale est un champ de bataille sur lequel les enjeux sont tout aussi graves. De même que Caton préserve une voie de sagesse au cœur d'un monde infiniment troublé, il nous faut rejoindre la vertu en évitant des pièges qui nous enfermeraient dans un malheur sans bornes. En revendiquant le refus de toute complaisance, la voix des *Satires* de Perse donne l'impression de ne pas chercher à transmettre un sens. Mais la distance qu'il maintient avec son interlocuteur est alors à l'image de l'écart qui sépare le vice et la vertu, et qui, conformément à la pensée du Portique, doit être clairement identifié. Loin de rendre le message inaudible, l'outrance et l'obscurité, chez Perse comme chez Lucain, reflètent ce qui se joue dans leur œuvre.

26. *Ibid.* III, 35-38.

BIBLIOGRAPHIE

Textes

- LUCAIN, *La guerre civile*, texte établi et traduit par A. BOURGERY, édition revue et corrigée par P. JAL, Les Belles Lettres, Paris, 1997.
- LUCAIN, *La guerre civile*, (VI 333-X 546), Introduction, notes et traduction rythmée de J. SOUBIRAN, Éditions Universitaires du Sud, Toulouse, 1998.
- Perse, *Satires*, trad. B. Pautrat, Paris, 1995.
- The Satires of A. Persius Flaccus*, with a translation and commentary by J. CONINGTON, Oxford, Clarendon Press, 1874.
- PERSE, *Satires*, texte établi et traduit par A. CARTAULT, Les Belles Lettres, Paris, 1929.
- PERSIUS, *The Satires*, text with transl. and notes by J. R. JENKINSON, Warminster, 1980.

Études critiques

- ANDERSON W. S., « Persius and the Rejection of Society », *WZ Rostock* XV, 1966, 409-416.
- BARDON H., « Perse et la réalité des choses », *Latomus* XXXIV (1), 1975, 319-335.
- BOHNENKAMP K. E., « Zum Nero-Elogium in Lucans *Bellum Civile* », *Museum Helveticum* XXIV, 1977, 235-248.
- GOWERS E., « Persius and the Decoction of Nero », in J. ELSNER, J. MASTERS (éds.), *Reflections of Nero*, 1994, 131-150.
- GRIMAL P., « L'éloge de Néron au début de la Pharsale est-il ironique ? », *REL* XXXVIII, 1960, 296-305.
- JENKINSON R., « Heir, Testator, and Commentators at Persius », *Studies in Latin Literature and Roman History* VII, *Latomus* 227, 1994, 439-463.
- JOHNSON W. R., *Momentary Monsters, Lucan and his Heroes*, Ithaca, New York, 1987.
- MASTERS J., *Poetry and Civil War in Lucan's Bellum civile*, Cambridge University Press, 1992.
- MILLER P. A., « The bodily Grotesque in Roman Satire : images of sterility », *Arethusa* XXXI (3), 1998, 257-283.
- PARATORE E., « Surrealismo e iperrealismo in Persio », in M. RENARD & P. LAURENS (éds.), *Hommages à Henry Bardon, Collection Latomus* CLXXXVII, 1985, 277-289.